

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS

Extérieur

Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

BÊTES, CRAPULES ? LES DEUX, FOUTRE !

CHIC GRÈVE DU BATIMENT A GENEVE !



BÊTES OU CRAPULES ?

Ah, mille marmites, il n'y a pas à se creuser le trognon : c'est l'un et l'autre qu'ils sont !

Leur radicalisme ne perce qu'en ça : en bêtise-et en crapulerie.

Par exemple, sur ce chapitre, ils sont bougrement radicaux.

Pour le restant, c'est une autre antienne : leur radicalisme se manifeste par un abandon radical de toutes leurs balançoires.

Les bons bougres ont deviné de quoi je cause : c'est des nouvelles bourriques ministérielles, Brisson, Fausse-Couche et compagnie !

Jamais encore je crois qu'on n'avait vu des jean-foutre retourner leur veste avec un pareil cynisme : à peine nantis de leurs

portefeilles, ils ont fait une pirouette et, — passez muscade !

Adieu, les réformes, — ou mieux, les promesses de réformes.

La veille — avant de tenir la queue de la poêle — ils en pinçaient pour la suppression des droits de douane sur les blés étrangers ; le lendemain, — devenus timonniers, — ils ont rétabli ces cochons de droits et ont ainsi fait cadeau aux accapareurs d'une trifouillée de millions qui sortiront de nos poches.

Les Brissoniens étaient pour l'impôt sur le revenu, — ils sont contre ! Et, avec un toupet pyramidal, ils ont expliqué que du progressif rêvé ils allaient transformer l'impôt en dégressif.

C'est peut-être la seule fois que ces saltimbanques n'ont pas menti : l'impôt sera dégressif, — et nous serons dégraissés radicalement.

Ça ne nous changera guère !

Quant à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est une ritournelle archi-usée : on n'ose plus nous servir cette carotte.

On ne séparera rien !

A plus forte raison n'y a-t-il pas de pet que la radicaile s'intéresse à ma binaise : la suppression des Eglises et de l'Etat.

Que deviendraient les bouffe-galette ?

Une autre amorce des Brissoniens était la révision — pas celle des fortunes —

fichtre non ! Une révision qui ne reviserait que la Constitution.

Donc, rien de sérieux !

Eh bien, même ça, la séquelle Brissonienne le fiche au rancard : c'est retardé jusqu'à la semaine des quatre jeudis.

En fin finale, qu'y a-t-il de changé ?

Rien, absolument rien !

C'est le ministère Méline sans les poireaux — rien que des navets !

Il n'y a pas à s'épater du fourbi : tous les gouvernements se ressemblent. Que, demain, le meilleur des gas d'attaque soit collé à la place du Tanneur à la manque ou à celle de Brisson, il ne sera pas foutu de faire mieux : sa bonne volonté s'énoûs-sera et s'effritera sous les résistances des chameaucrates.

On a tort de croire qu'un gouvernement est un gouvernail social — c'est tout au plus une girouette qui virevolte au gré des richards.

Une chose m'en a tout de même bouché un coin, — qui est comme le comble de la trufferie : l'attitude des Brissoniens en face de cette sacrée affaire Dreyfus.

Les copains se souviennent que l'autre jour, quand le ministère Brisson sortit de l'œuf, j'avais prédictionné la révision du procès Dreyfus. Ça semblait tellement in-

diqué qu'il n'y avait pas à être un bien gros malin pour flairer une telle solution.

L'illégalité est indéniable, dans le procès de ce galonnard : elle est connue de tous. — il n'y manque qu'une couillonnade, la preuve légale.

J'avais supposé que la clique brissonnienne serait assez roublarde pour laisser se produire cette formalité idiote : il n'y avait qu'à faire le soliveau ! Ensuite, les mecs se seraient donnés des petits airs de Ponce-Pilate : ils se seraient lavés les mains des ariars futurs et auraient laissé couler les événements.

Au lieu de ça, ces couillons-là se sont enfoncés dans le maintien du statu quo.

Le Cavaignac, en digne rejeton du boucher de Juin a pété sec : « Scrongnieugnieu, qui donc rouspète ? »

Ce n'est fichtre pas bibi qui trouvera à redire à cette garce d'attitude : ça déconsidère la gouvernance, ça lui vaut mépris et exécution.

Don, ça me botte !

Plus la gouvernance s'avilira, se dégradera ; plus elle se manifestera infecte et crapuleuse ;

Et plus j'approuverai !

Il est en effet indispensable que toutes les formes de gouvernement se démonétisent à queue leu-leu, afin que le populo s'aperçoive — par expérience — que la moins mauvaise vaut la plus dégueulasse.

Nous avons subi l'épreuve des gouvernements monarchiques et impériaux et y a pas de pet qu'on retourne à ce vomissement.

Maintenant, depuis un quart de siècle, nous pateageons dans le parlementarisme et nous n'en sommes pas plus à la noce.

On a d'abord été rétamés par l'Ordre Moral, qui est tombé en compote de lui-même, tellement c'était de la pourriture. Autant peut s'en dire des opportunards qui ont chaussé les souliers de l'Ordre Moral. Ces marloupiers se sentent tellement haïs et exécrés qu'ils n'osent plus faire parade de leur étiquette — il n'y a plus d'opportunards !

Aujourd'hui, c'est une autre ritournelle : nous subissons les accidents tertiaires de la R. F. — le radicalisme.

Or, plus vite il dégoûlera à la fange et plus vite nous passerons à un autre genre d'exercices.

Et c'est pourquoi — si ce n'était pas trop demander — je voudrais que les Dreyfusards démontrent d'éblouissante et irrésistible façon l'innocence de leur crampon de capitaine,

Et je ne verrais pas de mal à ce que, malgré cette démonstration, la gouvernance s'entête à le laisser à Cayenne, histoire de ne pas défriser les barbons racornis et absinthés de l'Etat-Major.

Ce serait d'une ignominie carabinée !

Entendons-nous : il n'y aurait de carabiné que la constatation de l'ignominie, car, pour ce qui est de l'ignominie en soi elle est de pratique courante, — elle est l'essence de tout gouvernement !

L'ignominie déborde ! Et si elle n'émotionne pas à tire-larigot, c'est parce que les malheureux qui en sont les coutumières victimes ne sont pas des types au pognon.

Les innocents fourmillent dans les bagnes et les maisons centrales, des innocents pas argentés pour deux sous ! et pour qui, naturellement, nul ne se passionne.

« Il n'y pas que des pauvres bougres parmi ces innocents, viennent gueuler les Dreyfusiens. Il y a un riche !... »

Tant mieux, foutre !

Bonne aubaine. Qu'il y reste, puisque ça vous fout en rage. Qu'il y reste, afin que votre colère grandisse.

Qu'il y reste, car ça nous vaut des spectacles rigouillards :

Qui aurait supposé que cette vieille crapule de Trarieux, l'inventeur d'une muselière pour prolos de l'Etat (que le Sénat a approuvé et qui n'attend que le visa de l'Aquarium) se dévoilerait défenseur d'un

opprimé et champion des droits de l'homme ?

Et Yves Guyot ! Et Reinach ! autres fripouilles réactionnaires, les voici qui beuglent le même air.

Tout cela, parce qu'on ne leur rend pas leur Dreyfus.

Des autres innocents : des prolos frappés au hasard de l'imbécillité ou de la crapulerie des juges, non plus que des bons feux qui ont trinqué pour avoir désiré une société meilleure, ces birbes n'en pipent pas mot !

Ce n'est donc pas l'idée de justice qui fiche ses animaux hors de leurs gonds : c'est le dada de tirer un des leurs du trou.

Et c'est pourquoi, ces trous du cul de Brissonniens ont été aussi bêtes que crapulés en ne tendant pas la perche à la révision du procès Dreyfus : les politiciards se seraient rapapillotés, les jean-foutre de la haute qui agonisent le gouvernement et les galonnards seraient rentrés dans le giron et on nous aurait chanté les vertus du gouvernement radical.

C'eût été un sale coup ! Aussi vaut-il mieux que les choses soient telles quelles : que les Brissonniens apparaissent bêtes, crapules et tout ce qui s'en suit, afin qu'ils soient vivement démonétisés.

LE BILAN DU QUATORZE

Malgré les drapeaux, les feux d'artifice, les pétards, les bals et tout le tralala de la fête nationale, le lot de misère s'est abattu sur le populo comme si rien n'était.

Il n'y a eu ni arrêt, ni reculade : la mistouffe a été aussi carabinée dans la semaine du 14 qu'elle l'était avant et qu'elle va l'être ensuite.

Ne voulant pas ruminer à plus soif sur ce chapitre je vais me borner à dresser un mince bilan des désespoirs de cette garce de semaine. Cette litanie de misère est évidemment bougrement incomplète. — n'importe ! — elle engendrera davantage de réflexions et de colères qu'une jaspine théorique :

Et d'un : à Saint-Denis, Sevan, un pauvre père de famille, se trouvant sans turbin et à la veille d'hériter d'un nouveau momignard, eut l'idée biscornue de s'adresser au bureau de bienfaisance, dans l'espoir de décrocher de quoi faire bouillir la tambouille familiale.

Il s'adressa à l'âne bête Gambier, plus connu sous l'étiquette de « sabre de bois », membre influent du bureau de bienfaisance qui cumule les fonctions de président d'une société revancharde et de conseiller d'arrondissement élu sur un programme socialard.

— Revenez après le 14, s'il en reste, vous en aurez ! répliqua le mecton.

Belle réponse, hein ! Ça veut dire : d'abord les feux d'artifice, les purlons ensuite !

Le vautour ne rata pas de se foutre de la partie : c'était sa fête à ce grigou... Il ficha le grappin sur les meubles des pauvres diables et les colla à la rue. Si bien qu'à l'heure actuelle les malheureux se trouvent sans meubles et sans croustille — et forcés de vagabonder ! — ce qui est un délit puni de prison.

Et, circonstance aggravante, la copine du pauvre feu est enceinte, — elle a un petit français dans le tiroir !

Zut alors !... Ce qu'ils ont dû la trouver amère la fête nationale.

Ils ne sont pas les seuls, hélas ! D'autres qu'eux ont savouré la dérision de la fête et — à bout de tout — ils ont fait risette à la Camarde :

A Levallois, c'est deux vieux perchant rue Margelin ; le bonhomme avait 65 ans et la bonne femme 63. Comme les patrons n'aiment pas exploiter les vieux turbineurs, — parce qu'ils ne rapportent pas assez, — le couple avait bouffé depuis des mois et des ans plus de mistouffe qu'autre chose, au point que la femme avait l'estomac tellement rétréci qu'elle ne pouvait plus rien avaler.

Le 14, sans avoir rien croûté de la journée ni de la veille, les deux désespérés se baladèrent bras dessus, bras dessous, reluquant les drapeaux et se rinçant l'œil de l'imbécile rigolade du populo ; au soir, ils rentrèrent dans leur piôle vide, empruntèrent quelques sous à une voisine et s'asphyxièrent !

Ceux-là étaient des vieux, — ils avaient fait leur temps... Elle n'était pas racornie et incapable d'enrichir un patron, la pauvre diablesse pable d'enrichir un patron, la pauvre diablesse pable de couturière, Marie Berge, âgée de 36 ans qui s'est pendue dans son logeoteau de la rue Ganne-ron.

Pas vieille non plus, une gosseline qui frisait la vingtaine, Jeanné Loué qui, à Courbevoie, désespérée d'être sans turbin, s'est enflé un flacon de laudanum, — on l'a secourue avant qu'elle n'eût complètement tourné de l'œil.

A Milly, c'est un sans-turbin en pleine force, Louis Fresne, 34 ans, qui s'est accroché à un clou.

Viennent ensuite les pauvres bougres qui se sont payés leur dernier bouillon à la rivière :

A Aubervilliers, on a repêché dans le canal Saint-Denis, un macchabée de cinquante-cinq ans ;

Dans la Seine, c'est un vieux colignon de soixante-cinq ans, Thomas Stock, qu'on a sorti de la flotte ;

Dans la Seine encore, mais à Rouen, on a repêché un désespéré d'une quarantaine d'années qui, pour toute fortune, était nanti de son livret militaire — la belle jambe que ça lui a fait !

—o—

Turellement, la sinistre litanie est bougrement loin d'être complète — telle quelle pourtant elle est significative !

N'est-il pas abominable de songer que pendant que les fougues rigouillaient et farandolaient — sans penser à rien — la kyrielle de malheureux que je viens d'énumérer se faisaient passer le goût du pain.

Or, qu'aurait-il fallu pour leur sauver la mise à ceux-là ?

Qu'on brûle un peu moins de poudre !

Et, je le rengaine, ceux-là ne sont pas les uniques victimes du mauvais agencement social, disparus aux fionfions de la fête nationale.

D'autres qu'eux ont piqué une tête dans la mort !

Mais, les autorités font le silence, n'aimant pas que se colportent ces drames affreux, crainte que leur sempiternelle répétition ne finisse par émousser le populo.

Et les miséreux font inconsciemment le jeu des crapules, ils aident au silence ! Par fausse honte et imbécile vanité ils n'ont pas le culot de clamer leur désespérance.

Ce serait pourtant le remède !

Imaginez : quelle sacrée secousse sociale si, au matin du 14 juillet, en place des traditionnels braillements de joie factice ou des silences bêta-tasses, de toutes les piôles où on souffre était parti un hurlement de vérité.

Quel concert de malédictions, nom de dieu !

Du coup, on se serait tous reluqués en face — et on se serait reconnus frères de misère.

Et foutre, ce simple abandon des hypocrisies convenues nous rapprocherait bougrement du chambard définitif : en se trouvant si nombreux à pâtir de l'agencement dégueulasse de la société actuelle on hésiterait moins à foutre les pieds dans le plat

Bateau réformatoire

J'ai déjà eu l'occase d'expliquer par le menu aux bons bougres que la garce de loi contre l'instruction secrète est un sale montage de coup.

En réalité on n'a enlevé l'instruction secrète aux juges instructionneurs que pour en faire l'apanage des policiers — qui sont davantage sous la coupe de la gouvernance.

En outre, le fourbi nouveau n'a d'autre résultat que d'allonger la détention des prévenus.

Le colonel Picquart vient d'en tater !

A propos d'une brassée de paperasses que la bourrique ministérielle Cavaignac a sorti à propos de Dreyfus, le type a demandé à prouver que ces paperasses étaient fausses.

— C'est défendu, scrongnieugnieu !

Et on l'a fait venir chez le juge instructionneur.

Pour lors, le jugeur dit à Picquart : « Faisons comme si la loi contre l'instruction secrète n'existait pas ; je vais vous interroger, vous me répondrez... et, ensuite, vous rentrerez chez vous.

— Non pas ! a répliqué ce couillon de colon. Je veux que vous observiez la loi... »

— Soit ! a répliqué le chat-fourré. Mais il va vous en cuire : je vais vous fiche à la Santé et

nous reprendrons la conversation d'ici deux ou trois jours...

N'aurait-il pas mieux valu que, d'un commun accord, le jugeur et le prévenu violent la loi ? Foutre si !

Et, les bons bougres, il n'y a pas à s'épater de ce que cette garce de loi prétendue réformatrice aboutisse à une augmentation d'oppression et d'arbitraire.

C'est toujours le même tonneau ! Une loi n'est pas, ne peut pas être libérale ! Prenez n'importe quelle loi, par n'importe quel bout, — et toujours vous la verrez répressive.

L'unique moyen de réformer les lois, c'est de les foutre en l'air !

Y a pas à tortiller : la loi, c'est la négation de la liberté.



BROCHETTE DE GREVES

A Camaret, les pêcheurs de sardines sont en grève — les pauvres bougres crèvent de faim ! Savez-vous pourquoi, les copains ?

Parce que la pêche est trop fructueuse, parce que la sardine donne à flots.

Cette abondance, qui devrait faire la joie et le bien-être des pêcheurs fait juste le contraire : les réduit à la déche, à la famine !

N'est-ce pas dérisoire, nom de dieu ? La possibilité d'une telle contradiction est la radicale condamnation de la société actuelle.

Et les pêcheurs ne sont pas exigeants ! Les exploiters leur paient le mille de sardines trois francs — et sur ces trois balles les pauvres gas doivent prélever le prix de l'amortissement, la roque qui coûte cinquante sous le baril. Tant et si bien qu'au bout de leur journée, les malheureux se trouvent avoir gagné quinze ou vingt sous, tout en s'étant crevés à la peine et en ayant risqué leur vie à toute minute.

Les grévistes voudraient être payés cent sous du mille.

Ce n'est pas demander la lune ! Pour se convaincre de la maigreur des exigences des pêcheurs, les prolos des villes n'ont qu'à comparer le prix de cent sous du mille de sardines avec le prix que les commerçants nous font payer les sardines, qu'elles soient fraîches, en barils ou à l'huile.

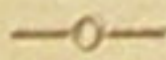
Il y a une sacrée marge !



A Rouen, les ouvrières du tissage des frères Mauchon se sont mises en grève pour éviter une réduction de salaire.

Je souhaite qu'elles fassent caner leurs rosards de patrons. En tous les cas, quand les bonnes bougresses auront repris le turbin elles auront la ressource de saboter. Et foutre, si elles savent s'y prendre, elles donneront du fil à retordre à leurs exploiters : si ces salopiards s'aperçoivent que pour deux ou trois sous de diminution chaque ouvrière tire à cul, fait du gâchis, panne du boulot, entrave la marche des machines... A telle enseigne qu'à la fin de la journée les quelques sous volés par les patrons aient fait des petits à rebrousse-poil — qu'il y ait vingt ou trente sous de frais en plus, par ouvrière, les capitalistes déchanteront.

La formule : à mauvaise paye, mauvais travail ! restera le meilleur atout que les prolos aient dans leur jeu, tant qu'ils ne se décideront pas à faire virer l'axe social — à le foutre cul par dessus tête.



Ainsi, à Fives, près de Lille, dans le baigne Casse, une des plus infectes boîtes de la région, le sabotage — la grève sur le tas ! — serait bougrement de saison.

Le conseil d'administration de cette usine a décidé d'imposer aux tisseurs de donner la dernière façon aux toiles et d'enlever les bouts de fil et les nœuds — turbin qui, jusqu'ici, était fait par des ouvrières payées pour.

Les prolos n'ont rien voulu savoir et se sont fichus en grève au nombre de 350.

C'est moi qui, si j'étais à leur place, l'en foutrais des enlevages de fils et de nœuds — enlevage de ballons, avec épiluchage fadé, passe encore !



A Chassenard, un petit patelin de l'Allier, 150

terrassiers turbinant au creusement d'un canal viennent de se fiche en grève.

Encore des bougres qui ne sont guère exigeants ! Ils revendiquent juste deux sous d'augmentation de l'heure — seulement, ils ne sont pas manchots : pour leurs deux ronds ils ont déjà commencé par frictionner quelques sacs-à-mistouffes.

Aussi, à la galope, les exploiters ont fait rappliquer un troupeau de pandores.

CHABANAIS A GENÈVE

« Quand le bâtiment va, tout va ! » Si le proverbe était vrai, ce serait bougrement chouette, cré pétard.

Car le bâtiment va — au moins à Genève... il va même très bien, foutre !

Il se manigance là-bas une grève qui n'est pas dans un sac de plâtre et qui prouve que les prolos genevois ne sont pas des fausses couches.

Le mouvement a commencé il y a trois semaines par la grève des menuisiers, vivement suivie de la grève des charpentiers et, illico, pour se solidariser avec les grévistes, les serruriers, les ferreurs, les maçons, tirèrent à cul : les uns refusèrent de poser les portes et les fenêtres, les autres ne voulurent rien savoir pour mettre en place les poutres.

C'était le prélude de la grève du bâtiment — qui est générale, maintenant.

Ce qu'il y a de rupinskoff c'est que, au lieu de se rouler les pouces et d'attendre que la victoire leur tombe toute glacée de la cime du Mont-Blanc, les grévistes y vont carrément et se paient un raffut monstre.

C'est dimanche soir, dans une réunion gigantesque, à laquelle ont pris part quatre mille ouvriers, que la grève générale a été décidée : menuisiers, terrassiers, charpentiers, parqueteurs, peintres-plâtriers, mouleurs-sculpteurs, maçons, serruriers et autres bons fieux des corporations similaires ont acclamé la grève générale et il a été décidé que le lendemain nul ne retournerait au turbin.

Chose promise, chose tenue ! Ils étaient rares, les chiasseurs qui ont repris le travail lundi. Et, ce qu'il y a de bath aux pommes c'est que les grévistes se sont interposés et — sans faire de bobo aux faux-frères qui sont plus à plaindre qu'à blâmer — ils se sont alignés de façon à leur rendre le turbin quasiment impossible.

Par grandes bandes, les gas d'attaque ont parcouru les chantiers et quand ils guignaient un tombereau de sable, de pierres ou de plâtre, ils avaient tôt fait de déverser le sable et les pierres et de vider les sacs de plâtre.

La gouvernasse suisse, toute républicaine et fédérale que soit son étiquette, n'en est pas moins une clique de crapules : et elle l'a vivement prouvé en envoyant contre les grévistes flicards, pandores et aussi troubades. Le conseil fédéral s'est réuni tout spécialement pour décider la mise sur pied d'une bande de troubades, chargée de refouler les grévistes, — et au besoin de les massacrer.

Ce ne serait pas chose nouvelle, en Suisse. Mille dieux, non ! Il y a quelques vingt ans, — bien avant le massacre de Fourmies, — la gouvernance suisse s'est payée une tuerie sur les prolos qui s'esquintaient au creusement du tunnel du Saint-Gothard.

Le Conseil fédéral qui vient de convoquer la troupe a-t-il l'intention de marcher sur ces traces sanglantes ?

Ça se pourrait ! Il faut s'attendre à tout de la part des dirigeants..., sans tenir compte du libéralisme de leurs opinions, car tous les gouvernements se ressemblent : tous ont pour premier dada de protéger les capitalistes.

Ils n'ont été créés que pour ça ! Or donc, ce serait être trente-six mille fois buse que de supposer qu'un gouvernement — quel qu'il soit — hésitera à mitrailler le peuple.

Les prolos genevois ont pu voir, dès lundi matin, de quel côté souffle le vent : gendarmes et sergots ont été à leur égard d'une brutalité révoltante et ont ainsi engendré divers tamponnages qui n'ont pas tourné à l'agréable... Les pandores ont dégagé, mais n'ont pas osé sabrer, et les flics ont sorti leurs revolvers — mais ils n'ont utilisé que les crosses pour marteler les caboche des rouspéteurs.

Cette brutalité, ces velléités sanguinaires, sont aussi hors de saison que les menaces de la gouvernance bavant qu'elle se prépare à expulser de Suisse une tapée d'anarchos étrangers.

La belle jambe que ces vacheries feront aux crapules de la haute !

Ça leur vaudra surtout davantage de mépris et, sur le coin de leur gueule, en guise de décoration, on leur étalera de larges glaviaux.

LA PAROISSE DE SAINT-NICOLAS

Toujours ruminer sur la politacillerie, cela finit par être fastidieux.

Toujours jaspiner sur le compte des prolos qui rendent tripes et boyaux et se crévent à la peine pour enrichir les jean-foutre, cela est attristant.

Il faut varier, nom de dieu !

Parfaitement, foutre.

La variété, y a que ça de vrai.

De même, le populo devrait pouvoir varier son turbin, — trimer moins !

Et aussi varier sa boustifaille, — négliger les patates pour la bidoche !

Donc, en ce qui se peut, varions ! Pour l'instant, je vas cesser de broyer du noir et on va s'appliquer à rigoler un brin et à se désopiler la rate : je vas raconter aux camaros une histoire joviale, — tout ce qu'il y a de plus véridique !

Je ne vous dirai pas, les bons bougres, ouisque ça s'est passé... Il faut rire ! Mais non embrener les gens, — surtout quand ils s'embrement tous seuls.

Ceci dit, je m'exécute :

Dans le patelin de X... à moins que ce soit Y, ou Z, il y a une boîte à bondieu qui est collée sous l'invocation de saint Nicolas, — vous savez, le raticchon violet que les jeunesses bassinent en lui serinant sans fin ni cesse :

*Grand saint Nicolas
Qui marie les filles
Ne m'oubliez pas !*

Or donc, au mois de mai dernier, les gosses et les gosselines se disposaient à bouffer Gaspard pour la première fois.

Cette cérémonie créline sert de prétexte, dans les familles, à un gueuleton monstre, une noce à chier partout.

La gosse du contre-coup d'un baigne du patelin était de la fête et dam, on met les petits plats dans les grands : il y eut un repas épouillant auquel prit part le suisse de la paroisse.

Entre la messe et les vêpres, le meé ramassa une sacrée coute, si bien que lorsqu'il eut revêtu son bel habit à queue de morue il ne gardait l'équilibre qu'en s'appuyant d'un côté sur sa canne de tambour-major et de l'autre sur sa hallebarde ; son capel à cornes, placé tout de guingois, tenait à peine sur sa cafetière en ébullition et il ne fallait pas être bien clairvoyant pour s'apercevoir que le suisse était plus plein que trente-six mille bourriques.

Quoique ça, l'animal faisait le faraud et, pour prouver son importance il se foutit à accompagner les chantres :

— Peu-heu-heu-heu... Ma-ouah-ouah-ouah...

Il déboulait du latin de première marque !

Tout fier de ses cordes vocales, l'animal oublia les plus minces précautions : il ferma ses quinquets pour savourer sa gueulerie, — mais sa peau trop courte se tendit outre mesure et son boyau culier s'en trouva débordé : il chanta per en bas...

— Prou-ou-ouh !...

Comme qui dirait une voix de basse.

Et mince de cacade !

Le grimpaud du suisse fut emmoussillé jusque dans les chaussettes et la boîte à bon dieu se farcit d'une odeur plus pénétrante que l'encens.

Les fidèles se tamponnaient le blair pour éviter d'en prendre plus qu'avec une pelle.

Y avait pas mèche !

Que faisait donc le père des mouches ? Ce n'est pas gentil de sa part, d'avoir négligé de coller un bouchon sérieux à l'orifice du suisse... On prétend qu'il protège les ivrognes. Il a manqué à sa réputation ce jour-là ! Et pourtant, il avait double intérêt : maintenir sa renommée de grand protecteur des poivrots et éviter l'embrement de sa turne.

Le raticchon fit son possible pour réparer la négligence du père des mouches... mais trop tard ! Quand il eut compris que le suisse faisait concurrence au brûlé-parfums il l'expédia — à grand peine — dans les coulisses de la sacristie.

Un libre-penseur qui faisait communier sa fillette — ce qui n'est pas rare ! — fit de l'esprit en disant :

*« Joli mois de mai, quand reviendras-tu
Apporter des feuilles pour... »*

il faudra le prier de ne pas oublier le suisse de la paroisse Saint-Nicolas. Pour ce qui est de bibi, j'excuse complètement

ce bondieu de suisse : il a voulu prouver que sa corporation qui — chacun sait ça — détient le record de la soulographie, ne jouit pas d'une réputation usurpée.

Toujours des Affiches !

L'affiche est un trop galbeux moyen de propagande pour ne qu'on ne profite pas des rares occasions où elle est libérée du timbre.

Or, voici que s'amènent des élections pour le Conseil général qui vont avoir lieu le dimanche 31 juillet.

A nous de ne pas rater le coche !
Pour la circonstance je vais me fendre d'une nouvelle affiche du

Père Peinard au Populo

qui sera contenue dans le prochain numéro et s'étendra à la page 4 et 5 du caneton.

Les copains qui voudront coller cette moitié du caneton le pourront d'autant plus facilement que pour les élections au Conseil général c'est franc : peut être candidat qui veut, n'importe où et dans plusieurs patelins à la fois. Donc l'affiche en question, qui sera signée d'un candidat pour la frime, sera toute prête à être collée.

Il ca être fait un tirage à part de l'affiche et elle sera expédiée à raison de

2 francs le cent.

Seulement, il y a un cheveu : on n'a guère de temps devant soi !

C'est dimanche prochain qu'a lieu la foire électorale des Conseils généraux. Or, il faut se patiner ! Que les copains écrivent illico — et illico on leur enverra les affiches qui seront prêtes dès lundi.

De la sorte, avec de l'activité, on parera au manque de temps et on ne laissera pas défler, — sans la saisir par la tignasse — l'occasion de servir au populo, et à bon marché, un plat de vérités.

— 0 —

Ce que sont les Conseils généraux les bons fleurs le savent : c'est l'antichambre de l'Aquarium. Là se maquillent des alliances entre ambitieux, on y tire des plans pour maintenir le populo dans l'abrutissement et on y prépare le terrain pour les élections futures.

Outre ce turbin déqueulasse, la principale besogne des Conseils généraux est de répartir l'impôt.

Jolie besogne, nom de dieu !

Rien que ça suffirait à les faire exécuter du populo.

Cela, l'affiche du PÈRE PEINARD AU POPULO l'expliquera par le menu, afin de faire toucher du doigt aux plus bouchés qu'il n'y a rien de bon à attendre des assemblées délibérantes : pas plus des Conseils généraux que des autres !

Babillarde d'une Gueule Noire

Un petit copain me communique la babillarde suivante, qu'il vient de recevoir de son père, un mineur de Saint-Remy-sur-Orne, dans le Calvados, et où, l'autre quinzaine, a éclaté une grève.

Le vieux bougre n'est pas instructionné, — mais il a du bon sens, de la jugeotte... et ça vaut mieux, cré tonnerre ! Aussi explique-t-il parfaitement les causes de la défaite des grévistes :

11 juillet 1898.

Mon cher fils,

Je reçois tes journaux (les canards anarchos) je les lis et je les fais lire à mes camarades ; il y a des choses qui sont très vraies.

Je te dirai que nous avons fait grève à la mine de fer de Saint-Remy où nous sommes près de 300 ouvriers : le 29 juin, à l'entrée de toutes les galeries il y avait des affiches invitant les ouvriers à ne pas travailler le 30 juin et à réclamer une augmentation de salaire.

On a été tous d'accord, personne n'a travaillé.

L'ingénieur a demandé deux jours de ré-

flexion ; le troisième jour on ne s'est pas entendu et ils ont fait venir dix gendarmes à cheval et autant à pied.

L'ingénieur nous a fait nommer quatre délégués pour soutenir nos droits. Tous les quatre ont été avec le maire et les chefs de la mine qui leur ont payé à boire et leur ont fait signer des choses injustes.

Le lendemain, les quatre délégués ont dit : « Nous allons tous rentrer... » et tout le monde est rentré !

On demandait 5 francs pour les mineurs et 3 fr. 50 pour les manœuvres. La Compagnie a accordé 4 francs à certains mineurs, 3 fr. 75 à d'autres ; pour les manœuvres du dedans 3 fr. 40 et 3 fr. 25 pour ceux du dehors.

On a été tous des imbéciles ! Dès que certains mineurs ont eu à peu près ce qu'ils demandaient ils ne se sont plus occupés des autres. Si on se serait tous bien soutenus on aurait obtenu ce qu'on demandait.

Les gendarmes eux-mêmes ont dit que nous étions tous des moules !

Maintenant, tout le monde travaille. Ceux qui avaient collé les affiches ont été les premiers à rentrer... mais, ça ne durera pas longtemps comme ça !

UNE GUEULE NOIRE.

Ah, les pauvres gas ! Ils n'ont pas été difficiles à blouser. Ils y allaient avec une telle loyauté que les charognes exploiteuses n'ont pas eu grand tintouin.

Une sacrée ficelle, cet ingénieur !

« Poirottez 48 heures ! » qu'il serine aux grévistes, pour les énerver et les amollir, — et ils poirottent.

« Nommez des délégués ! » et ils en nomment ! Et ces délégués, aussi peu roublards que leurs copains se laissent emberlificotter par les jean-foutre qui n'ont pas eu de peine à leur prouver que le métier de patron est plus désagréable que celui de prolo.

Puis, pour mieux semer la zizanie, les exploiters accordent quelques sous de plus aux uns qu'aux autres, — et voilà la discorde dans les rangs des gueules noires !

C'est vieux jeu, ça ; toujours le fourbi, diviser pour régner.

Si les pauvres mineurs avaient eu le nez creux ils auraient envoyé péter l'ingénieur quand il vint leur parler de poirottage ; ils auraient exigé une acceptation immédiate de leurs volontés et auraient refusé de nommer des délégués, — qui ne pouvaient qu'être roulés.

La partie est remise ! Les mineurs ont perdu la première manche, qu'ils tâchent de gagner la seconde.

Mais, nom de dieu, qu'ils se fourrent bien dans le siphon que, même victorieux, leur triomphe n'aura rien de définitif : il n'y aura pour le populo de victoire décisive que celle qui mettra au rancard exploiters et dirigeants et donnera au populo la libre disposition de tout le bataclan social, terres, mines et usines.

APRÈS LA FÊTE

Eteints lampions, fermés bastringues,

Peuple c'est assez rigoler.

Il faut quitter les mannezingues,

Ne plus songer à picoler ;

N'y a plus rien à la cuisine

Faut t'en retourner à l'usine.

Pourtant, t'avais cru, grand bonasse,

Au chiquet fait en ton honneur

— Grincez violons, coulez vinasses —

Pouvoir bouffer, ah quel bonheur !

Mais si l'on a pris la Bastille,

C'est pas celle de la croustille.

Quoiqu'en disent les « Droits de l'Homme »

Bon citoyen tu casqueras,

Aujourd'hui, demain, mon bonhomme,

Près du buffet tu danseras.

Le quatorze t'as chanté ferme,

Le quinze il faut carmer ton terme.

LOUIS GRANDIDIER.

A Coups de tranchet

Cartouches intelligentes. — A Querqueville, près de Cherbourg, une quinzaine de douaniers qui s'escrimaient à tirer à la cible — pour se perfectionner dans le métier d'assassins — ont été blessés par des cartouches qui ont éclaté.

Cré pétard, si les cartouches prenaient l'intelligente habitude de péter au nez des tueurs patentés, la vogue de cette odieuse profession baisserait vivement.

La monnaie de la pièce... — Un mendigot qui a de l'astuce et du tempérament vient de la rendre à ses bourreaux.

C'est défendu de mendigoter — ça trouble la digestion des ventrus ! — on sait ça...

Et comme c'est pas permis quand un mendigot est paumé à faire la manche, il est conduit au clou. C'est ce qui arriva dimanche au pilon en question : il fut fourré au violon de la rue de la Folie-Méricourt — et passé à tabac, selon la coutume !

Seulement, voici le hic : comme la ficaille, lasse de cogner, s'épongeait les hures et faisait « Ouf ! » la victime a sauté sur une de ces brutes et te lui a administré un coup de pied farami-neux sur le tibia de la patte droite.

Nom de dieu, si tous les flics qui pratiquent le passage à tabac recevaient — rien qu'une fois sur douze ! — un coup pareil, toute la pestaille de Paris serait béquillarde.

La Joie au Vinaigre

Dialogues brefs

PATRIOTISME.

Un conseiller municipal. — Vous avez raison, monsieur le Maire... Comment y a-t-il des gens assez dépourvus de « sens moral » pour refuser de servir leur Patrie ? !

Le maire. — C'est ignoble !... Et alors... qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?...

Le conseiller municipal. — Eh bien, voilà... Mon fils va sur ses vingt ans... Et... ma foi... enfin... si vous pouviez le faire exempter ?...

×

FRATERNITÉ.

Un anarcho. — Je vous dis qu'il meurt de faim chaque année, en France, 90.000 personnes !...

Un bourgeois. — Qu'est-ce que 90.000 personnes sur 38.000.000 d'habitants ?... Rien !... Moins que rien !...

L'anarcho. — Voulez-vous en être ?...

×

BOUFFE-GALETISME.

La femme d'un nouveau ministre. — Tiens, je te croyais radical !... Et tu acceptes le programme opportuniste ?...

Le mari. — N'est-ce pas le moyen le plus radical d'être ministre ?...

×

ALIMENTATION MILITAIRE.

Un colonel. — Dégoûtant ça !... Il y a des souris ici !...

Son odonnance. — Mon colonel... Voulez-vous de la « Mort-aux-rats » ?

Le colonel. — Non ! Ça ne vaut rien !... Va me chercher une boîte de « singe »...

LE MALFAITEUR DE SEMAINE

EN BANLIEUE

A Saint-Denis, comme ailleurs, quand vient le 14 Juillet, les fourneautins qui coupent dans les boniments des bourgeois s'en vont par bandes et — plus ou moins alcoolisés — ils déambulent au son du clairon, en l'honneur de la prise de la Bastille.

Mais, parfois, des bons fleurs qui trouvent que, malgré le chambardement de 1789, tout n'est pas au mieux dans la garce de société actuelle, fichtent une douche sur l'enthousiasme de ces cocos.

Cette année encore, une tapée de chouettes

zigues se sont offerts le luxe d'une petite manifestation; ils se sont berlingués par les rues en goulant des chouettes chansons et clamant: « Vive la Commune! Vive la Sociale! »

Une telle audace faisait roter des ronds de chapeaux aux flicards: des démangeaisons leur venaient de foncer à coups de bottes sur les manifestants... mais, crainte de trouver à qui parler, ils firent les morts.

Ce qui prouve que — d'ici qu'on soit dépêtré de toutes les charognes — il y a mèche de s'en faire respecter: il suffit d'avoir du poil et de montrer ses biceps.

A Aubervilliers, sur l'herbe du fort, depuis belle lurette, les turbinateurs ont pris l'habitude d'y faire le lézard, à la belle saison.

Jamais grincheux n'a trouvé à ronchonner après cette coutume. Bien mieux, la municipalité a eu la gnôlerie d'en demander la permission à l'autorité militaire.

Eh bien, cette coutume a manqué passer à l'as, dimanche dernier: cette après-midi le populo se chauffait les doigts de pied, se les roulant sur l'herbe pelée, quand un adjudave du 128^e lignard s'amène et, aussi pète-sec que le Cavagnac, il ordonne qu'on évacue.

Quelques nicodèmes — que la vue d'un uniforme fait tomber en compote — se mirent à obéir au sac-à-fiel galonné: ils repliaient leurs victuailles et s'en allaient tout pêteux — se bornant à groumer intérieurement... ce dont les hyènes de la gouvernance se fichent, autant que de leur première victime!

Heureusement, il se trouvait là des bons bougres qui n'étaient pas du bois dont on fait les pantouffes: ils envoyèrent rebondir l'adjudant et lui servirent une engueulade fadée.

— Evacuez! Sinon, je vais quérir la patrouille.

— Evacuer?... On veut bien: ouvre ton orifice et on te fera l'honneur d'être notre goguenot... Quant à démarrer d'ici, y a rien de fait!

Devant cette résistance imprévue, le sous-off en rabattit; il cessa de faire le crâneur et fit faire demi-tour à la patrouille qui s'amenait.

Mince de conduite que le populo a fait à l'adjudave! Quoi qu'elle ne soit pas de Grenoble elle fera époque dans son existence de sac-à-fiel.

Il y a autre chose: ceux qui en pouvaient douter, à Aubervilliers, savent maintenant que pour se faire respecter il n'y a rien de tel que de rouspéter.



Amours d'enfroqué

Amiens. — Les porte-soutanes font vœu de chasteté; mais, entre promettre et tenir... il y a bougrement loin!

Pour que ces pores tinsent leur promesse il faudrait qu'on prenne l'excellente habitude de leur couper le fil... pas celui de la langue, — l'autre, kif-kif les chapons!

Du coup, le recrutement de l'engeance noire deviendrait cotonneux. En effet, chacun sait que la plupart de ces vermineux jean-foutre ne s'ensoutane que par feignandise et pour se la couler douce, aux crochets du populo.

Du jour où il n'y aurait plus d'amour..., il n'y aurait plus d'enfroqués!

Malheureusement, nous n'en sommes pas là! Et les cafards en profitent, — et comme leur profession est anti-naturelle elle engendre des vices dégoûtants.

Un jeune gas de dix-huit ans vient de risquer d'en tâter: la frocaille l'avait embobiné et il était un des plus beaux ornements d'une cafardière amiénoise, le patronage de Notre-Dame-des-Victoires.

Dans ce clapier, comme dans toutes les boîtes du même calibre il y a toutes sortes de jeux, et aussi un théâtre pour divertir les jeunesses.

Il y a quelques semaines, sur ce théâtre, on joua une Jeanne Darc où, faute de femmes, le jeune fiston rempli le rôle de la pucelle. Il s'en tira avec un tel brio que tous les frocards d'Amiens s'amônèrent... on aurait dit des chiens en chasse! L'un de ces pores, plus audacieux, monta sur l'estrade et, dans la coulisse, donna rendez-vous à la Jeannotte... Cet immonde

salaud est un frère Jean, cuisinier dans un couvent du patelin.

Tout naïf, le gas se rendit au rendez-vous et, de se voir peloté et embrassé sur toutes les coutures, il en resta comme une tomate. Faute de temps, ça se borna à des bagatelles... et frère Jean dit au jeune homme de revenir un autre jour.

Mon Jeanne Darc se trotta au plus vite, écoeuré... et guéri! Il a vivement plaqué le patronage et est bougrement dégoûté de la clique noire.

C'est le cas de dire: à quelque chose malheur est bon!

Auge sénatoriale

Eu. — Les chameaucrates se disputent les auges sénatoriales avec bougrement de rage: une réunion d'électeurs a eu lieu à Rouen et on s'y est chamaillé ferme.

Neufchatel veut fournir le cornichon sénatorial et Dieppe ne veut pas céder. Quant aux autres arrondissements, ils voient venir...

Le maire d'Eu, le merdyant Bignon n'est pas à la noce; son concurrent, Folleville l'a passé à l'astique et il maintient sa candidature malgré qu'il ait remporté une veste dans les votaieries préliminaires.

Comme le Bignon n'est connu, à Rouen et au Havre, que du préfet qui le pistonne en vertu du marché passé avec le jean-foutre Greffulhe, le maire d'Eu s'est fait mousser et a accouché de la postiche suivante:

« Je suis le maire d'Eu, qu'il a gueulé aux délégués sénatoriaux. On est tous républicains dans la famille Bignon... (sacré farceur et ton frère?) C'est nous qu'on a triomphé de la famille d'Orléans sur son territoire... Je suis contre le socialisme qui veut tout pour l'Etat et par l'Etat! (Vieux mec, tu sais bien qu'il y a un autre socialisme, celui de bibi, qui est anti-étatiste.) »

« On m'avait offert la candidature de député, j'ai cédé la place au comte Greffulhe parce que j'ai vérifié l'OFFICIEL et découvert qu'il est républicain. Il a refoulé... c'est regrettable! Alors, j'ai pistonné Laborde-Nogues parce qu'il s'est déclaré mélinard. Quant à moi, si je deviens sénateur, je ferai la guerre à Brisson... »

Mince de ragougnasse! Cré pétard, si les républicains d'Eu ne sont pas des andouilles ils doivent être fixés sur le républicanisme du salopaud.

Bibi voudrait que l'outil à voir de loin fonctionne illico, afin de reluquer la tronche des 40 membres du comité républicain qui se réunissait au café X..., autour du billard, et qui ont été assez moulés à gaufres pour couper dans le Bignon.

Quelle tête ils doivent faire! Ab, vous croyez aux réformes, au parlementarisme, au suffrage universel?

Grand bien vous fasse! Seulement, si vous avez deux sous de jugeotte dans la ciboule, vous avouerez qu'il n'y a rien à attendre du truc: les types tournent casaque au fur et à mesure qu'ils entrent dans l'engrenage de l'Etat.

C'est le système qui veut ça! Depuis 1848 les mêmes questions reviennent en discussion — et ça sera kif-kif bourriquot tant qu'on ne fichera pas les pieds dans le plat.

Ce qu'est le Sénat, je vais vous le dire, les bons bougres: c'est le paravent derrière lequel s'abritent les bouffe-galette de l'Aquarium. Quand on reproche à ceux-ci de ne rien faire ils avouent que le reproche est exact, mais rejettent la faute sur le Sénat.

Or, chaque fois qu'ils ont eu l'occasion de foutre le Sénat en l'air, les députés s'en sont bien gardés, — donc ils ne valent pas mieux que les vieux pourris du Sénat.

Et c'est pourquoi, que Bignon, Gervais ou Folleville décrochent la timballe sénatoriale, le vieux gniaff s'en bat l'œil avec une patte d'anguille, — et il ne compte sur rien de sérieux en dehors d'un chambardement aux petits oignons.

Les Oiseaux blancs

Le Tréport est un des rares patelins où le 14 juillet se soit passé sans réjouissances, pour ne pas troubler la joie des gros mecs qui viennent salir l'eau salée en y trempant leur sale cuir. Et puis aussi, pour ne pas porter préjudice à l'entrepreneur du Casino.

Les oiseaux blancs de la Volière municipale

ont défendu l'installation d'aucun camelot, forain, etc.

On dit que si le roi Gamelle venait nous rétammer — en place du Tanneur à la manque — les républicains du Tréport autoriseraient toute espèce de réjouissances... mais pour la république? Pouah!

A Mers, un petiot patelin tout voisin, c'est la même binaire: en fait de fêtes, les oies de la Volière ne connaissent que le 15 août, — la fête des putes!... en l'honneur de la Maculée-Conception.

Dam, ça se comprend: il est tout naturel que les marlous glorifient les marmites!

Couillonnade libre-penseuse

A Reims, l'autre semaine, avait lieu la communion des gosses de libre-penseurs, — un fourbi passablement idiot qui a la prétention de couper la chique à la religion crétine.

Si les radicaillons s'imaginent détruire les cafards avec de pareilles trufferies, ils sont rien gourdes!

Il n'y a qu'un joint pour tuer la religion: aligner la société de façon que tout le monde y bouffe à sa faim. Le jour où on aura le paradis sur terre on ne rêvera pas de le décrocher dans le royaume des taupes.

Les radigaleux — qui ne sont pas des gourdes — doivent savoir cela. Pourquoi donc ne s'attendent-ils pas à la réalisation du bien-être pour tous?

Ça serait-il qu'ils préfèrent que le populo reste pantoufflard, — afin de continuer à le gruger?

Pour en revenir à la couillonnade libre-penseuse, les types avaient fait venir de Paris Camille Pelletan et Lagasse, pour corser la cérémonie.

Lagasse s'est fendu d'un discours et, pour amadouer le populo, il a jacassé sur Ravachol, dont il fut l'avocat. Il y avait à boire et à manger dans sa postiche, — chacun pouvait y trouver son compte!

Ratichon en furie

Ah oui, mille marmites, il l'était en rage le ratichon de Berthencourt-sur-mer!

Pensez donc, l'autre dimanche, tandis qu'il processionnait dans les rues, baladant son bon dieu de métal, il a reluqué une tapée de turbinateurs de l'euquières, d'Escarbotin, de Fressenville, qui lichaient un verre à la porte d'un troquet et qui ne se sont pas plus dérangés qu'au passage d'une charogne.

Aussi, ce qu'il a fulminé contre eux, une fois rentré dans sa boîte à oremus! Il a grimpé à l'égrugeoir et a maudit le bistrot, lui promettant la grillade en enfer pour avoir permis le sacrilège... et on sentait chez ce monstre la rage de ne pouvoir dresser le bûcher pour rôlir vivants les impies, — tout comme au Moyen-Age.

Un enragé d'autorité

Billy-Montigny. — Un joli coco que le maire de ce patelin! S'il l'osait, il mènerait le populo à coups de triques: il est toujours à ronchonner que l'autorité n'est pas assez despotique et emmerdante.

C'est ainsi qu'il vient de foutre son garde-champêtre à la porte — parce qu'il ne faisait pas assez de procès.

Sacré chameau! C'est pas des procès qu'il te faudrait à toi, c'est un paquet d'orties aux fesses!

Paa exemple, les gueules noires auraient tort de supposer qu'en changeant de maire ils seraient moins canulés.

La peau! Ce serait la même roupie. Ce n'est pas le mec qui détient l'autorité qui rend celle-ci dégueulasse, c'est le contraire: l'autorité rend vache ceux qui en usent.

C'est donc elle qu'il faut démolir!

L'Etat-patron

Toulon. — A l'arsenal, non seulement les prolos sont mal payés et canulés par les sacs-à-mistouffes — mais encore il leur faut bûcher dans les plus sales conditions hygiéniques.

Ainsi, à l'atelier du casernement, une vingtaine de prolos tripatouillent les couvertures, les matelas, etc., nécessaires aux équipages et aux troupes de marine. Et, turellement, plus sou-

vent qu'à leur tour ils y récotent de sales maladies — la fièvre typhoïde pour le moins ! Il y aurait même d'éviter ces sacrés avaros — surtout aujourd'hui, bon dieu ! où les désinfectants et les moyens de tuer les microbes ne manquent certes pas.

Mais voilà, ça coûterait du pognon ! Et comme l'Etat a des prolos de rechange il s'en fout et il garde la belle galette pour la distribuer à ses morpions.

Ce qui se manigance actuellement dans les bagnes de l'Etat nous est un avant-goût des avanies qui nous pendraient au nez si la loufoquerie des sociaux autoritaires se réalisait : que l'Etat devienne le grand maître de tout.

Ah fichtre, on ne serait pas à la noce ! Ce serait le même tabac qu'aujourd'hui.

Bon turbin !

A Chateaufort, dans le Cher, une riche copine, Séraphine Pajaud a fait deux conférences, samedi et dimanche, et au popolo, venu nombreux, elle a expliqué chiquement que tout le mal dont on pâtit a une double cause : l'autorité, la propriété.

Et les bons bougres présents ont applaudi ferme à son jaspinage !

VERS LA RÉVOLTE

(2) PAR HENRI RAINALDY

Delcros entendait encore résonner à son oreille le « bon pour le service » du médecin-major qui lui ouvrait ainsi la porte de la caserne, à deux battants, et permettait à sa pensée de devancer le temps et de se perdre dans les rêves de gloire, de chevauchées guerrières, de bruits de clairon, de mirages éclatants d'uniformes et de trophées !

Comme tout cela avait menti !...

En arrivant au poste de la caserne à Saint-Michel, il s'était de suite présenté au sergent de garde et, chapeau à la main, lui avait tendu sa feuille de route. Le sergent l'avait passée à un chasseur en grognant :

— Allez dire à l'adjutant de bataillon qu'il y a ici un pékin portant binocle qui s'est engagé.

Et aux hommes :

— C'est encore quelque *parigot* !

Au bout de trois quarts d'heure d'attente, Delcros s'impatientant s'était approché du sergent.

— Dites-moi, Monsieur, je vous prie, vais-je attendre longtemps encore ?

Vous le verrez bien... Et puis, il n'y a pas de *Mossieur* ici, il y a un sergent !

Diable ! C'est qu'il était soldat cette fois... pour de bon !

Comme tout cela paraissait loin !... Pourtant, tous ces souvenirs n'étaient que d'hier ; d'hier à aujourd'hui ils s'étaient transformés en réalité et les rêves de gloire, de chevauchées guerrières, de fanfares glorieuses, les mirages triomphants s'évanouissaient devant les corvées, les insultes, les punitions arbitraires, et faisaient place à la constatation terrifiante d'un inéluctable asservissement du corps et de l'intelligence.

Alors, pendant que les vagues caressantes de la mer bleue venaient expirer à ses pieds, par ce beau soir de dimanche dans la baie de Saint-Michel, un petit frisson secoua Pierre qui fit : *Brr !* en se levant. Et, malgré le vent chaud de l'Afrique, le siroco ou le simoun qui soufflait au-dessus de la Méditerranée et se brisait contre la digue des Alpes, il releva le col de sa vareuse. Au même instant une voix l'interpella :

— Delcros !

Il se retourna et :

— Bonjour, Djeddef. Je suis bien content de te trouver ; je commençais à geler de solitude ici...

— Comment ?... Ah ! c'est juste... solitude morale... Eh bien ! mon ami, il faut *noyer* cela, vois-tu... Viens.

— Où me conduis-tu ?

— Viens toujours.

Alors, Pierre se laissa conduire par Djeddef, le seul vrai camarade qu'il eût au bataillon.

Mais, au lieu d'aller « *noyer cela* », ils se rendirent sur la jetée, en mer, près du phare, et là Djeddef, l'Africain, le fils des grands espaces et des vastes solitudes, oubliant son évocation, sa promesse d'alcoolique noyée, se perdit avec Delcros dans la contemplation muette de l'ho-

rizon vague et lointain... aussi vague et lointain que les espoirs de liberté qui couvaient dans leur cœur.

II

Un samedi le général-inspecteur devait passer une revue du bataillon. — Tenue de campagne.

A force de cirer et de frotter avec le manche du martinet taillé en biseau et le bouchon finisseur, Delcros astiqua brillamment ses cuirs. Son caporal le trouva très propre et le cita en exemple à quelques hommes qui s'étaient mal préparés.

Dans la chambrée, un seul chasseur ne fut pas harnaché à l'heure. C'était Chignat, le souffredouleurs, la tête de turc de l'escouade. Il avait essayé de vernir ses cuirs avec du tripoli ! Un ancien, Culot, s'était approché de lui :

— Fais voir que je t'aide, avait-il dit, tu ne sais rien foutre.

Après avoir étendu sur les cuirs de Chignat une forte couche de graisse d'armes, puis rejété le tout d'un air dégouté, il s'était mis à crier :

— Débrouille-toi. Ton fourbi me fait chier !

Tous avaient ri ; bien fort...

Le paysan, lui, avait fermé les poings, grincé des dents et regardé Culot d'un air féroce ; mais il s'était contenu et remis à passer du tripoli sur son fourbiment.

— Quelle pochette ! avait-on dit.

Delcros aussi avait ri... mais en noir ! et Chignat s'était vu infliger quatre jours de consigne par l'adjutant.

A neuf heures, dans la cour, le clairon de garde sonna le « rassemblement ». Les chasseurs mirent leur ceinturon et les cartouchières, passèrent en sautoir musette et bidon, préparèrent leur fusil et hissèrent sur le dos le formidable havre-sac rempli de linge, de cartouches, de vivres de réserve : biscuits, haricots, café, sel, viande de conserve, surmonté des manteau, pantalons de drap, bourgeron, vareuse, couvre-pieds, toile de tente, gamelle, piquets de tente et godillots, dignes et reluisants jusque sous la semelle.

Les compagnies se formèrent en parallélogramme au milieu de la grande cour et bientôt restèrent immobiles et craintives dans l'attente du général. Celui-ci arriva dans le break du bataillon. A la porte du quartier, il sauta lestement à terre, en chef sûr de soi-même et de son autorité. Le commandant cria : « Portez vos armes ! » Les officiers répétèrent son commandement et les hommes obéirent avec un ensemble parfait. Neuf cents êtres demeurèrent ainsi muets comme des pierres, immobiles comme des statues, — sauf quelques-uns qui tremblaient, — et certains devaient se dire que, bien puissant était l'homme pour lequel on observait cette énervante immobilité, ce silence gros de menaces.

Celui-là, Delcros le voyait, son pantalon rouge et son képi d'or tranchaient sur l'uniforme sombre des officiers ; il allait passer devant les escouades, les sections, les compagnies et promener sur chacun son regard investigateur ; mais aucun tressaillement ne secouait les quelques cœurs indépendants et fiers, — dont Delcros était, — perdus dans les rangs des courages aveulés, des consciences opprimées, — car ce général n'était qu'un homme !...

L'inspection fut aussi rapide qu'importante... Après la revue, quand on rompit les rangs, Delcros entendit cette fin de conversation entre des chasseurs :

— Il a l'air d'un maq... vous trouvez pas ?

— Si ! répondaient les interpellés.

Mais, il garda pour lui son opinion prête à se joindre à la masse des autres... Un souffle de vent venu du large, des mers lointaines, des pays où le militarisme est encore inconnu avait chuchoté à son oreille : « Va ! c'est rudement rigolo, — quand ce n'est pas sinistre, — la comédie militaire ! »

— 0 —

Malgré tout, sous la poussée des ambitions instinctives, Pierre s'éprenait, dans l'espoir des grades désirés, d'un bizarre amour pour son fusil ; il le soignait jalousement. L'entretenait propre, coquet, brillant comme la vieille montre d'or que son grand-père lui avait donnée en mourant et dont il n'avait jamais voulu se séparer, même dans les jours de misère. Il expliquait cet amour par l'atavisme lointain, les ancêtres batailleurs et sauvages, libres sous le ciel immense et ne craignant rien... que son effondrement !

(La suite au prochain numéro.)



En Allemagne, voici que le popolo s'accoutume à rouspéter quand il est victime d'une vacherie policière — ou simplement témoin.

Il y a six semaines, à Erfurt, en Thuringe, pendant quatre jours, le popolo se frictionna avec la police et « l'ordre » ne fut rétabli que par un massacre accompli par les troubades.

A Liegnitz, il n'y a pas longtemps, le popolo s'est foutu en colère contre un jean-foutre de marbrier qui avait battu sa bonne ; on a voulu démolir sa maison et la police s'y étant opposée, c'est elle qui a trinqué.

A Cologne, la semaine dernière, il y a eu un fourbi du même tonneau : un patron boucher ayant tarabusté un apprenti, la foule s'est fichue en colère et, en fin de compte, a tapé sur la police qui protégeait le singe.

A Bochum, la pestaille a voulu arrêter deux types ; le popolo s'est interposé, il y a eu bagarre, bataille en règle et de nombreuses arrestations à la clé.

J'en passe, nom de dieu !

Evidemment, en fin de compte, dans toutes ces émeutes, le popolo a été vaincu — il avait à faire contre trop forte partie !

Mais, n'est-ce pas déjà chouette de voir des bons bougres s'interposer crânement quand se perpète une crapulerie — il serait à souhaiter qu'en France nous soyons aussi pointilleux.

Hé donc, les alboches, ne changez pas de main : continuez à distribuer des bochons à la pestaille... et vous irez loin !

L'Italie est toujours sous la coupe de la grande et les dépotés de l' Aquarium macaronique sont aussi sages que des goretts en pains d'épices : ils votent tout ce que veut la gouvernasse !

Ils viennent de voter le renvoi des élections municipales à la semaine des quatre jeudis, la militarisation des employés de chemins de fer (qui ne pourront plus faire grève sans risquer le conseil de guerre) et le rétablissement du *domicile forcé*.

Le *domicile forcé* est administré sans jugement par l'autorité policière aux suspects. Ainsi, supposez un bon fieu qu'on accuse de complot, le tribunal l'acquitte... mais la police lui fiche le grappin dessus et, de sa propre initiative, le colle au *domicile forcé* — et le pauvre innocent est expédié en Afrique, à Assab, un patelin où on ne fait pas de vieux os !

Là-bas, voilà le régime : les *coatti* ne peuvent avoir d'argent ; ils ne peuvent écrire qu'à leurs parents, une fois tous les trois mois et leurs *billardes* sont épluchées par le directeur de la colonie ; ils sont forcés de travailler, ne peuvent gagner plus de huit sous par jour et la moitié de cette maigre paye leur est filoutée par l'Etat.

Au total, le *domicile forcé*, c'est kif-kif la réclusion !

Et on expédie des pleins bateaux de bons fieux au *domicile coatto* — ainsi qu'aux autres bagnes ! Les tribunaux militaires condamnent à *tire-larigot*... des hommes, des femmes, des gosses.

Aux Etats-Unis il ne fait bougrement pas bon d'être trimardeur.

Le *tramp* — c'est le nom qu'on donne là-bas aux trimards — sont traités aussi sévèrement que s'ils avaient chapardé de quoi bouffer.

La TRIBUNE LIBRE donne le tarif qui leur est appliqué dans divers Etats de l'Union :

« Dans le Nouveau-Mexique on condamne le *tramp* à travailler sur les routes publiques. Dans le Missourï on le vend pour six mois au plus offrant. Dans la Pennsylvanie, on le condamne non seulement au travail forcé mais encore à la cellule. Dans le Connecticut et le New-Hampshire il est traqué comme une bête malfaisante et on paye une prime pour son appréhension. Dans le Nevada, le procureur du district touche 10 dollars (50 francs) pour chaque *tramp* qu'il fait condamner aux travaux forcés. Dans l'Illinois, on l'envoie à la maison de correction pour tra-

vallier la valeur d'une amende, ou bien les autorités locales le font travailler sur les rues...

Et outre, elle est champêtre la liberté américaine — liberté pour les riches et esclavage pour les pauvres... tout comme dans la vieille Europe.

Ce qui n'épate, ce n'est pas que les chameaux américains fient les sans-travail aux galères — mais bien que ceux-ci se laissent faire!

Qu'ont-ils donc dans les tripes?

Flambeaux et bouquins

Paraîtra le 30 juillet, le Pot à Collé, organe corporatif des ouïers de l'amélioration et du moule s'abste.

Adresse: 9, cité Prost (près le faubourg Antoine, Paris).

Les copains de Saint-Denis viennent de rééditer la chanson du Père Duchêne.

Ceux qui en désirent n'ont qu'à adresser lettres et quittance à Louis Grandidier, 1, rue Pierre Biquin, Saint-Denis.

Deux francs le demi-cent.

Communications

Paris

Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIIe. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charanton.

Le groupe communiste du XIVe se réunit tous les samedis, salle Ané, 27, rue Mouton Duvernet. Causerie par un camarade.

Landi, 25 juillet, salle du Commerce, 94 faubourg du Temple, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire, par Henri Dhorr. Sujets traités: la société future. Entrée: 0 fr. 20.

Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Sainte-Genève.

Les Libertaires du XV, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boulevard Grenelle.

Au XVII, les camarades se réunissent le samedi chez le bistrô, coin de la rue Baigny et de l'impasse Compoint.

Banlieue

Saint-Denis. — Les Égaux, réunion le jeudi (endroit convenu) et le samedi, à 8 h. 1/2, salle Olivier, rue du Port (local de la Verrerie Ouvrière).

Samedi, causerie sur les moyens de propagande. — Jeunesse Égualitaire, réunion le mardi, salle Olivier, rue du Port.

Perreux. — Samedi 25 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Paulus, 78, rue de Paris, conférence publique et contradictoire, par Henri Dhorr. Sujet traité: Ce que veulent les anarchistes.

Aubervilliers. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.

Province

Limon. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. P. S. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

Ames. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Massollière, 1 rue de la Trouille.

Lyon. — Soirée festive, dimanche, 24 juillet, salle Garcia, 34, rue Moncey.

Ames. — Samedi 23 juillet, à 8 h. 1/2 les camarades se rencontreront aux Bonnes Bilettes.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Boss.

Tarbes. — Montpellier, impasse Brasquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Nîmes. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée (au Courbet).

Les volumes de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les

camarades qu'il se trouve à midi, boulevard Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h., rue Cotelle, 8, de 2 h. à 5 h., bar Nimote, à droite de la gare.

Rennes. — Faubourg de Léon: réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi, Urgence.

Enfants: Tous les samedis à 8 h., réunion de groupes d'études au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre. Discussion sur la question sociale.

Marseille. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criés par le camarade Coradi.

La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vigotables, 14, passage des Folies-Bergères.

Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 271, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

Dunkerque. — Le "Père Peinard" est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

Le Havre. — Le "Père Peinard" est crié par Bayray, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

Bordeaux. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Camille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

Nantes. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser chez Impens, au Frano Bourleux, rue du Grand Chemin.

Salon. — Réunion des libertaires Salonnais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

Saint-Chamond. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutes, bistrot.

Tarbes. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gayson, sur la Pécherie.

Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

Gaz. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schlobach, 85, quai d'Orban.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

J. Loches. — P. Bréculles. — P. Ellsburg. — T. St-Quentin. — D. Billy. — F. Amsterdam. — B. Liège. — J. Chalon sur Saône. — L. Gap. — L. M. Orléans. — V. Toulon. — P. Beaune. — E. Montpellier. — P. Pateaux (3 fr.) — C. Saumur. — G. Châlons. — H. Angers. — J. Roubaix. — F. Liège. — C. Lille. — N. Sens. — B. Dijon. — S. Amiens. — O. B. et C. Toulon. — E. B. Billy.

A. Niort. — L. Havre. — M. St-Chamond. — D. Marchienne. — V. Mallemort. — Coop. Lyon. — V. Nîmes. — B. Dorigères. — V. Arcinges. — B. Nantes. — L. La Forêt. — H. et A. Angers. — E. Havre. — M. Troyes. — S. Amiens (3 fr.) — C. Reims. — C. Marseille. — C. Lille. — Reçu réglementé, merci.

Paul Bernard, tailleur, à Cravat, Yonne, demande des forgerons et ajusteurs. Lui écrire de suite.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

POUR LES DÉTERGÉS POLITIQUES

Collecte, 5 juillet, Maison du Peuple, 206; remis par l'Auteur, 29 fr.; collecte salle Delapierre, 239; un camarade 0.50. Total 40.75. Envoyé à cinq camarades dévoués, 10 fr.

Pour la Révolution Italienne

(Detail d'une collecte faite à Lyon et faite en bleu) Mastio 1 fr.; Maronde 0.50; Ca bry 0.25; Tessin 0.50; Anglet 5 fr.; un partisan de la grève générale 0.10; contre Méline 1 fr.; X. 2 fr.; un copain et sa compagne 1 fr.; Regio 0.25; un copain et sa compagne qui n'aime pas les sergents 0.50; une marchande 0.25; Paul des ours 0.25; trois jolis anges 0.75; victime des capitalistes 0.10; marchand de queues de porreaux 0.10; un écrivain 0.50; Plantelin 0.25; paysanne anarchiste de Vaux-en-Velin 0.25; B.J. à Genes 0.25; Libellule 0.50; Roze 0.25; un impatient 0.50. Total, 16 fr.

POUR ETRIVANT

Collecte par les camarades de St Chamond, 1.56.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD POUR 1897 et 1898. Exemplaies, 0.25; franco, 0.35. L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1895 (nouveau). L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1896, 1897, 1898, 1899, franco 0.50.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exempl.

VARIATIONS GOUVERNEMENTALES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Zola Ponget.

L'ANARCHISME, par René Reclus.

UN SIÈCLE D'ÉTRANGÈRES, par P. Kropotkine.

LES JEUNES OISEUX, par P. Kropotkine.

L'ANARCHISME, par P. Kropotkine.

ÉDUCATION, AUTOUR DE LA RÉVOLUTION, par André Guesde.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU COURS DE L'ÉTRANGÈRE.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ÉTRANGÈRES, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTRANGÈRE.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PAROLE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

INFORMÉLITÉ DU MARIAGE, par René Chagny.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exempl.

NOTRE CRIE ET VÉRITÉ PRÉSENTÉE, publiée par le "Libertaire".

LES CRÉDITS DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des étudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉVOLUTIONS ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exempl.

LA DOCTRINE ET LA SCIENCE, par E. Jaillon.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Sourin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkoff.

Dicors

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 65. Par poste, vex. 0.05, dix ex. 0.25.

GRANDS NOIRS, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucien, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIÉTÉ, 1895 et 1896, 76 numéros, brochés, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochés, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1895-1897, 62 numéros, 8 fr.

L'affiche de P. P. au Popolo, le CANDIDAT A LA LOI, chaque affiche 0.10, franco 0.15.

LA SOCIÉTÉ AU LENDemain DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 6 fr. 50; franco, 6 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr. ENDORMIS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30. COMMENT L'ÉTAT EXERCIE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Nétiau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLUTIONNAIRE, par Kropotkine, 1.50.

LA PATRISME, par Rainaldy, 2.50.

DELOROS, par Rainaldy, 3.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIR, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSetés DE L'ÉTAT, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRMI, par Dattien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISME-SOCIALISTE, par Hamon.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant: L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris